

LE CHEVAL PRODIGE.

CONTE NORVÉGIEN.

Il y avait une fois douze frères, dont le plus jeune ne fut pas plutôt en âge de se conduire qu'il voulut courir le monde pour chercher des aventures. Ses parents, qui étaient riches, lui représentèrent qu'il ne manquait de rien à la maison et qu'il ferait mieux d'y rester ; mais il n'eut pas de repos avant d'avoir obtenu la permission de partir. Il se mit en route, et, après avoir longtemps marché, il arriva à un château royal où il offrit ses services, qui furent acceptés.

La princesse venait d'être ravie par un gnome, et comme le roi n'avait pas d'autre enfant, il était au comble de la désolation avec tous ses sujets. Il promit donc la moitié de son royaume et la main de sa fille à quiconque la délivrerait : il ne manqua pas de gens qui tentèrent l'aventure, mais tous échouèrent.

Lorsque l'adolescent eut passé une année au château, il alla voir ses parents, et il apprit qu'ils étaient morts, que ses frères s'étaient partagé tous les biens et qu'il ne restait plus rien pour lui.

— Pourquoi m'avez-vous exclu de la succession paternelle ? leur demanda-t-il.

— Qui pouvait savoir que tu étais encore en vie, toi qui errais et voguais ? répondirent-ils. Mais c'est égal ; il y a douze juments qui paissent sur la montagne ; le troupeau est encore indivis ; si tu le veux pour ta part, tu peux le prendre.

L'adolescent se tint satisfait, fit même des remerciements et partit aussitôt pour le pâtis des cavales, qui avaient chacune un poulain à la mamelle. L'un d'entre eux était tellement gras et rebondi qu'il en refusait.

— Tu es joli, toi, mon petit poulain, remarqua le jeune homme.

— Oui, répondit l'animal ; mais si tu veux vendre ou tuer les autres poulains, afin que je puisse teter toutes les juments, tu verras comme je serai plus gros et plus beau l'année qui vient.

L'adolescent se conforma à cet avis, et lorsqu'il revint, au bout d'un an, il trouva le poulain si gras que son poil en brillait, et si haut qu'il eut grand-peine à l'enfourcher.

— Je n'ai rien perdu, lui dit-il, à te laisser sucer le lait de toutes les juments ; mais maintenant tu es assez fort pour venir avec moi.

— Non, répondit le poulain, il faut m'accorder encore une année ; vends ou tue les douze nouveaux poulains, et tu verras ce que je serai l'été prochain.

A cette époque, il avait pris une telle croissance que les écuries du roi ne renfermaient pas un cheval qui lui fût comparable ; il demanda néanmoins à teter encore une année les douze juments, ce qui lui fut accordé pour la troisième fois. Au bout de ce délai, il était d'une taille si prodigieuse que son maître fut stupéfait en le revoyant, et dut lui faire plier les genoux pour lui monter sur le dos. Cette fois l'animal parlant ne refusa plus de le suivre.

Le cavalier se rendit vers ses frères, qui se récrièrent à la vue du fringant coursier, dont ils n'avaient jamais aperçu le pareil.

— Si vous voulez, leur dit-il, le faire ferrer et harnacher le mieux possible, je vous cède les douze juments et leurs nouveaux poulains.

Ils acceptèrent volontiers le marché. Ils firent poser des fers d'une telle trempe que les pierres volaient en éclats lorsque le coursier galopait sur la montagne, et lui firent faire une selle et un frein d'or qui reluisaient et resplendissaient au loin.

— Maintenant, partons pour le château du roi, dit l'animal ; mais n'oublie pas de demander pour moi de bon fourrage et une bonne place dans l'écurie.

Le jeune homme promit de n'y pas manquer ; il se mit en selle et, porté par un tel coursier, il ne mit pas longtemps à se rendre de la maison de ses frères au palais du roi.

A son approche, il fut aperçu du monarque, qui regardait du haut du perron et qui s'écria :

— Non, non, jamais de ma vie je n'ai vu un tel cavalier et un tel coursier.

Lorsqu'il lui offrit d'entrer à son service, le roi fut si content qu'il était près de sauter et danser de joie dans l'endroit même où il se trouvait. Le cheval ne fut pas oublié dans les conditions de l'engagement : il devait recevoir autant de bon foin qu'il en pourrait manger, et pour qu'il fut plus à l'aise dans l'écurie, les autres chevaux furent mis ailleurs.

Les compagnons du nouvel arrivé ne tardèrent pas à devenir jaloux de lui, et il n'est pas de mal qu'ils ne lui eussent fait s'ils l'eussent osé. A la fin, ils imaginèrent de dire qu'il s'était fait fort de délivrer la princesse s'il le voulait. Aussitôt appelé devant le roi, qui le somma de faire ce qu'il avait promis, il eut beau affirmer qu'il n'avait pas tenu les propos qu'on lui attribuait, le souverain ne voulut pas entendre de cette oreille, et lui déclara qu'il le ferait mettre à mort dans le cas d'insuccès ; mais que dans le cas contraire, il lui donnerait, comme d'habitude, sa fille et la moitié du royaume.

Le jeune homme s'étant rendu tristement à l'écurie, son cheval lui demanda quelle était la cause de son affliction.

— Le roi m'impose une tâche qui est tout-à-fait inexécutable ; je ne sais pas même de quelle façon m'y prendre.

— Ne te décourage pas ; je t'aiderai, et nous viendrons à bout de l'entreprise ; mais il faut que je sois bien ferré : demande vingt livres de fer, douze livres d'acier, et deux maréchaux, l'un pour forger le fer, l'autre pour le poser.

C'est ce qui fut fait, et le jeune homme partit, soulevant sur son passage des tourbillons de poussière. En arrivant au pied de la montagne où la princesse était retenue captive, il se trouva en présence de roches abruptes, aussi perpendiculaires qu'un mur et aussi glissantes qu'un carreau de vitre. La première fois qu'ils essayèrent de les escalader, le coursier arriva jusqu'à une certaine hauteur ; mais ses pieds de devant glissèrent, et il retomba, faisant un bruit semblable au grondement du tonnerre. La seconde fois, il s'éleva à une plus grande hauteur ; mais l'un de ses pieds ayant glissé, il retomba, et l'on aurait cru entendre un tremblement de terre. Un nouvel effort l'ayant enfin porté au sommet de la montagne, il se mit à courir ventre à terre, de sorte que les pierres volaient sous ses pas. En passant contre la princesse, le cavalier l'enleva sur sa selle, et il avait déjà